NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

73 Nº 3 1951

Gide et Claudel. Le drame d'une conversion manquée

André WANKENNE

p. 282 - 287

https://www.nrt.be/es/articulos/gide-et-claudel-le-drame-d-une-conversion-manquee-2630

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

GIDE et CLAUDEL

Le drame d'une conversion manquée

André Gide a succombé à une crise cardiaque, dans la nuit du 19 au 20 février. Des nombreux articles consacrés à sa mémoire, il est difficile de retirer une idée nette sur la pensée morale et religieuse de Gide en général et spécialement sur sa véritable attitude à l'égard du catholicisme.

Pour ces motifs, il nous semble intéressant de faire connaître aux lecteurs de la *Nouvelle Revue Théologique* l'essentiel d'un livre paru depuis quelques mois : Paul Claudel et André Gide, *Correspondance*, 1899-1926 (1). Car il ne s'agit de rien moins que la conversion ou l'incroyance continuée d'un des écrivains les plus influents et les plus intelligents de notre époque. Or nous dirions volontiers avec Claudel : « Que le spectacle d'une âme qui cherche la lumière est pathétique et quel drame comparable à celui-là (2) ! » Mais quand cette âme en rallie une foule d'autres et que toute une génération est tentée d'imiter ses démarches, il nous importe d'autant plus de savoir les obstacles qui l'ont arrêtée sur le chemin de Dieu.

Les exhortations de Paul Claudel et les clartés qu'il projette sur les doutes de son interlocuteur prennent de leur côté une valeur exemplaire.

D'autres ont relevé les étapes chronologiques de la « Correspondance (3) ». Nous voudrions plutôt en faire un résumé logique, pour arriver de la sorte à esquisser le portrait spirituel des deux amis de jadis. Nous avons tenu pourtant à ce que notre exposé mentionne les dates principales.

Ceux que notre article aurait décidés à lire l'ouvrage lui-même, seront aidés dans leur effort de compréhension, par les deux photographies qui ornent les premières pages, par une introduction de Robert Mallet, à la fois prudente et pénétrante, par un corps de notes complémentaires dont le nombre n'atténue pas la précision, enfin par un double index.

1899 : Agé de 30 ans, Gide a déjà révélé son talent. Claudel en a reconnu la qualité. « Vous êtes un esprit sans pente (3bis) », écrit-il dans la première lettre du recueil. Plus tard Gide reviendra sur cette louange de son objectivité, de son impartialité (4). Voilà bien en effet la formule qui définit son intelligence universelle, également apte aux contraires (5), férue de culture (6) et de sympathie (7).

Ne taxons pas à la hâte de scepticisme cette facilité d'assimilation. Sur les railleries voltairiennes de Remy de Gourmont, il prononce des paroles très sévères (8). Tout saisir ne signifie pas pour lui tout ravaler, tout minimiser, mais plutôt tout approuver et admirer.

---

(1) Paris, Gallimard, 1949.
(2) *Correspondance*, p. 297.
(3) Robert Malet dans l'introduction de la « Correspondance » ; sœur J. Tournay, dans « Bulletin du cercle pédagogique », Université de Louvain, 1950-1951, p. 1 suiv.
(3bis) *Cor.*, p. 45.
(4) Ibid., p. 78.
(5) Ibid., p. 24.
(6) Cfr le texte de Gide sur Goethe, ibid., p. 38.
(7) Ibid., p. 242 (texte de Claudel en bas d'une lettre de Gide).
(8) Lettre 80, p. 142 suiv., et note, p. 312 suiv.

Vaste et d'une curiosité sans limite, cet esprit est indubitablement loyal, malgré les illusions qui viennent altérer sa rectitude. Le vice qui rebutera Claudel et causera bientôt la séparation des deux écrivains, il n'est pas question pour Gide de le nier ou de l'atténuer (9). Après quelque hésitation, il se résout à laisser dans « Les caves du Vatican » le passage relatif à son penchant dépravé, par une sorte de conscience littéraire qui, selon lui, le force à ne rien cacher et que, non sans raison, Claudel a nommée « cynisme (10) ».

Chez André Gide, la loyauté descend jusqu'au niveau de l'humilité. Lors de la grande crise qui aboutira à la rupture, ses lettres à Claudel ont le ton d'une confession (11). A Jammes que « Dieu fit oiseau », il assure n'avoir reçu lui-même que « des jambes (12) ». Et la vue de Claudel lui procure un sentiment d'impuissance (13).

Intelligence avide, et sincère, quoi qu'il en coûte à sa fierté, Gide possède encore le goût de la perfection. Le travail (14), le style d'abord en témoignent. On connaît moins ses corrections scrupuleuses des épreuves d'imprimerie, ses chasses aux coquilles (15). Surtout on sera frappé d'apprendre qu'il a entendu l'appel de la sainteté catholique : « Et savez-vous ce qui me tourmentait, à présent : la difficulté, l'impossibilité peut-être, d'arriver à la sainteté par la route païenne; et quand vous me parlez, Claudel, de ce devoir absolu que l'on a d'être un saint, pressentiez-vous que nulle parole ne pouvait me remuer plus violemment (16) ? »

Invité au Mont-Cassin où il pensait rester trois jours, il s'y est « attardé toute une inoubliable semaine (1909) (17) ». C'est à Dieu maintenant qu'il s'adresse : « Seigneur, je viens à vous comme un enfant, comme l'enfant que devient celui qui s'abandonne à vous. Je résigne tout ce qui faisait mon orgueil et qui, près de vous, ferait ma honte. J'écoute et vous soumets mon cœur (18) ».

Vraiment nous espérons qu'une telle âme acquerra la joie primordiale (19).

On comprend que Paul Claudel s'attache ainsi à André Gide et qu'il reprenne constamment ses essais de le convertir. En 1905, Gide s'entend dire de celui qui est alors son ami : votre âme « m'est bien chère (20) ». Claudel, qui entre-temps le blâmera — en le félicitant aussi — de ce qu'il ne soit pas facile à connaître (21) », s'écriera de nouveau après dix ans : « vous êtes certainement un des hommes que j'estime le plus (22) ».

Et cependant Gide n'a pas embrassé notre foi.

La vieille objection « des mauvais catholiques » traîne sous sa plume, en particulier au moment d'une polémique où leurs mesquineries éclatent, lui-même restant calme et correct (23). Pour l'apaiser, Claudel n'a qu'à lui rappeler « les vrais enfants de Dieu... (ils) se taisent, souffrent et prient (24) ».

D'autres fois, plus fréquentes, on lit le reproche du confort, de la fausse

---

(9) Lettres 158 et 159, p. 217 suiv.
(10) Ibid., p. 221, p. 226.
(11) Ibid., p. 217 suiv.
(12) Ibid., p. 231.
(13) Ibid., p. 243.
(14) Ibid., p. 242.
(15) Ibid., p. 177.
(16) Ibid., p. 58 suiv.
(17) Ibid., p. 289 suiv.
(18) Ibid., p. 29 (extrait du *Carnet vert* : 1916-1919).
(19) Ibid., p. 94 suiv.
(20) Ibid., p. 56.
(21) Ibid., p. 195.
(22) Ibid., p. 255.
(23) Ibid., p.189.
(24) Ibid., p. 190.

sécurité qui étouffent les croyants (25). Alors la réponse du catholique se fait particulièrement tranchante. La religion a introduit le conflit dans sa vie. Il a fallu d'abord que le poète lui soumît son art : « Pendant longtemps, pendant deux ans, je suis demeuré sans écrire, je pensais devoir sacrifier l'art à la religion. Mon art! Dieu seul pouvait connaître l'énormité de ce sacrifice. Je fus sauvé quand je compris que l'art et la religion ne doivent pas être, en nous, posés en antagonisme. Qu'ils ne devaient pas non plus se confondre. Qu'ils devaient rester, pour ainsi dire perpendiculaires l'un par rapport à l'autre; et que leur lutte même était l'aliment de notre vie (26) ».

Mais c'est sur tous les domaines que le chrétien engage la bataille : « Il faut de terribles combats et une énergie toujours tendue pour revenir à la foi et pour s'y maintenir. La vie du catholique est un scandale et une contradiction continuelles. Chaque conversation, chaque livre, chaque journal est la négation de tout ce qu'il croit et qu'il aime. Il est tout seul avec la parole de Dieu en qui il a cru (27) ». « Les relations étroites instituées par ce contrat de mariage qu'on appelle la religion entre un être infiniment parfait et un être infiniment imparfait ne peuvent être pacifiques... D'une part des exigences infinies, d'autre part une faiblesse et une ignorance qui leur sont presque comparables (28) ».

Et maintenant, après les difficultés les plus simples, nous sommes près de rencontrer la pierre d'achoppement qui arrêtera l'évolution spirituelle de Gide. Nous pensons à ce qu'il appelle une « indécision passionnée (29) », à l'acceptation simultanée du oui et du non, à l'impossibilité qu'il professe de choisir et de se renoncer (30) : envers et défaut de cette face intérieure, de cette richesse spirituelle indiquées par les mots de Claudel : « esprit sans pente ». Péguy a trouvé un nom plus clair : « dilettantisme (31) ».

Fléau de balance toujours sensible au poids des choses, l'intelligence d'André Gide est incapable d'équilibre et de fixité, finalement de juste évaluation. C'est pourquoi il porte sur Claudel des jugements contradictoires; il passe en sa présence, de la détestation et du besoin de fuir, à une impression de respect mécontent qui d'ailleurs n'influencera pas davantage ses actes (32).

Longtemps Claudel s'étonne de voir un littérateur qui mène aussi loin le labeur de penser et d'écrire, reculer devant le sacrifice, combien plus fructueux, de la foi (33). Peu avant de s'éloigner, il décrira, dans une lettre à Gide, les causes qui empêchent le salut de celui-ci : « Vous êtes surtout victime de deux choses : votre hérédité protestante qui vous a habitué à ne chercher qu'en vous-même la règle de vos actions et le prestige esthétique qui prête un lustre et un intérêt aux actions les moins excusables (34) ». C'est bien cela. Appuyé sur le libre examen, Gide a fait l'homme qui s'érige en Dieu. Il a voulu définir lui-même le bien et le mal, ou plutôt maintenir indûment, sous le signe du bien, toutes les volontés humaines; déformation sacrilège du vieil adage : *« nihil humani a me alienum puto »*.

Avec le protestantisme, « l'esthétisme » contribue à le perdre. Peu importent le genre et la qualité morale de l'action; approuvons-la, éprouvons-la, du mo-

(25) *Cor.*, p. 103 suiv., p. 234 (*Journal de Gide*), p. 236 (*Journal*).
(26) Ibid., p. 56 suiv. (Citation du *Journal*).
(27) Ibid., p. 84.
(28) Ibid., p. 106.
(29) Ibid., p. 24 (extrait du *Journal*).
(30) Ibid., Introduction, p. 34.
(31) Ibid., p. 312 (note sur la lettre 79).
(32) Ibid., p. 54 (*Journal*), p. 56 suiv. (*Journal*), p. 192 suiv. (*Journal*), p. 205 suiv. (*Journal*), p. 242.
(33) Ibid., p. 83 suiv.
(34) Ibid., p. 220. Sur « le prestige esthétique », voir encore une phrase du *Journal* citée en note, p. 289.

ment qu'elle soit belle; et elle est belle, du moment qu'elle est humaine; car elle produit, dans ses témoins, une image et un double immatériel; et jusqu'en ceux qui la font, elle éveille le plaisir désintéressé de la connaissance et de la contemplation.

Dans quelle illusion, Gide n'est-il pas tombé! Son impuissance à juger le condamne, nous l'avons dit, à la passivité et à l'abstention : terme où échoue encore son « esthétisme » qui établit le primat de l'action représentée sur l'action vécue.

« L'immoralisme » de Gide va se préciser dans un vice singulièrement odieux, la pédérastie, et son « esthétisme » le poussera à exprimer et à publier son péché, car tout est matière d'art à ses yeux. De certaines phrases de sa correspondance on pourrait induire que cette « mauvaise habitude », admise sans résistance par une volonté débile, traitée même avec faveur, en vertu d'un principe égalisant les vertus et les tares, fut la porte infranchissable qui garda hors de la foi un homme génial et raffiné (35). Gide avait pourtant conscience de l'épanouissement que la foi aurait donnée à ses qualités (36), par exemple, à sa sincérité, maintenant illusoire, et à son humilité.

Pleurons sur « l'enfant prodigue » qui n'a pas voulu regagner la maison familiale. De là-haut, le père n'a jamais cessé de guetter son retour. « Votre course n'est pas finie, écrivait Claudel en 1926... Vous êtes l'enjeu, l'acteur et le théâtre d'une grande lutte dont il m'est impossible de prévoir la conclusion, mais je crois que ce qu'il y a de meilleur en vous finira par ouvrir les ailes (37) ». Et nous, conservant pour le disparu d'hier l'espoir de la vie éternelle, écoutons l'invitation que la femme d'André Gide faisait à Paul Claudel : rencontrons-nous dans la prière (38).

Sachons aussi défendre la foi dans les âmes, contre le danger si actuel du dilettantisme, des expériences interdites.

S'il nous arrivait de l'oublier, Claudel serait là pour nous avertir.

Claudel! Notre étude a déjà fourni plus d'un trait au dessin de sa physionomie morale.

De l'orthodoxie, insupportable à Gide (39), il est le champion résolu. Loin de se cantonner au royaume de l'homme, sa pensée coule à Dieu, comme le fleuve à la mer. Il place l'Eucharistie au centre de son intelligence et de sa vie (40). Esprit formé par la poésie symboliste, il s'est laissé marquer plus tard par la nette et forte empreinte du thomisme. Il faut voir comme il réagit aux blasphèmes d'un Ruyters, comme il s'en montre atteint personnellement (41).

En 1908, alors qu'il songeait au cloître, les Pères bénédictins de Ligugé lui ont dit que sa vocation était ailleurs (42). Au lieu de devenir moine, il poursuivra sa voie de diplomate et de littérateur, mais il se fera apôtre avant tout, bien que sa foi précède sa charité et que la solidité de l'une soutienne la vigueur de l'autre. Il sera l'écrivain « engagé » par excellence, l'artiste ennemi de « l'art pour l'art (43) », à qui le talent et l'autorité imposent de graves responsabilités envers Dieu et les hommes. Entendons-le parler à Gide : « Quand nous paraîtrons devant le tribunal de Dieu, craignons d'entendre l'épouvantable clameur de ces légions de misérables, de ces myriades submergées, qui atteste-

(35) Voir surtout les lettres 158 et 159 (*Cor.*, p. 217 suiv.).
(36) *Cor.*, p. 247 (*Journal*).
(37) Ibid., p. 245.
(38) Ibid., p. 249.
(39) Ibid., p. 236 (*Journal*).
(40) Ibid., p. 196 (« Pourvu que je puisse communier, qu'est-ce que me fait tout le reste ? »).
(41) Ibid., p. 81, p. 271.
(42) Ibid., p. 253.
(43) Ibid., p. 118.

ront contre nous en disant : « Seigneur, nous autres, nous sommes nés dans l'ignorance, dans la misère, dans le crime, dans la servitude. Et voici ces autres qui étaient riches, qui avaient des parents honnêtes et excellents, qui avaient tout loisir, qui ont reçu toute instruction et toute connaissance. Nous ne leur reprochons pas de ne pas être venus à notre secours, de nous avoir laissés dans ces ténèbres épouvantables, nous qui sommes leurs frères et vos enfants. Mais jugez-les, quel usage ont-ils fait de ces facilités rares, exceptionnelles qui leur étaient accordées ? Est-ce simplement pour mieux s'amuser qu'elles leur étaient données ? Pour être des artistes et des dilettantes ? Comment ont-ils rempli la mission dont ils étaient chargés devant vous, en notre nom et en notre place, nous la misérable légion des perdus et des engloutis ? ». Quelle responsabilité surtout pour nous, écrivains, qui sommes des meneurs d'hommes et des conducteurs d'âmes! Par le fait même que nous sommes éclairés, nous répandons de la lumière. Nous sommes délégués par tout le reste de l'univers à la connaissance et à la vérité, et il n'y a pas d'autre vérité que le Christ, qui est la Voie et la Vie, et le devoir de le connaître et de le servir s'impose à nous plus qu'aux autres avec un caractère d'urgence terrible (44) ».

Entre ses drames et ses poèmes, il plaît à Claudel de composer des canevas de sermons, des résumés de catéchisme (45). Pour lui, un « ami » est principalement une « âme » à laquelle il faut apporter d'abord le don de Dieu : ainsi Francis Jammes que Paul Claudel a reconduit à la Sainte Table (46) ; Charles-Louis Philippe que la « joie triomphante (47) » du poète chrétien a vivement impressionné quelque temps à peine avant sa mort, et qui se fût peut-être converti, si Claudel — celui-ci le pense du moins — eût agi davantage en « fanatique et prédicant (48) » ; Valery Larbaud dont le retour à l'Eglise est salué par une lettre enthousiaste de celui qui l'a précédé depuis longtemps déjà dans la maison du Père (49).

A Gide, Claudel dira bientôt la petite phrase capitale : « convertissez-vous ». Les mots pourront changer, mais l'intention restera latente à travers toute la « Correspondance ». Soudain l'amitié, la cordialité font place à la colère. Le livre de Gide : « Les caves du Vatican » a paru avec la page scandaleuse. Claudel tout de suite a sommé l'auteur de la rayer du volume (50). C'est l'apôtre qu'on reconnaît de nouveau, car immédiatement s'éveille en lui le souci des âmes menacées par le texte de l'œuvre récente (51). La lettre de Claudel datée du 9 mars 1914 prouve néanmoins qu'il a développé tous les arguments et lancé tous les appels du cœur pour arracher Gide lui-même à son mal : « personne n'ose rien vous dire. Moi seul ose vous parler brutalement avec le courage que me donne l'intérêt que je prends à votre âme (52)... Et ne doutez pas non plus d'une chose, c'est que le jour où tous vous abandonneront, vous me trouverez encore. Je connais l'incomparable valeur d'une âme (53) ».

Plus qu'à Gide, il est vrai, Claudel s'attache à la masse de ceux qui seront troublés par les leçons d'un mauvais maître : « Le vice dont vous parlez tend à se répandre de plus en plus. Il n'est nullement indifférent de voir un homme comme vous, avec le prestige de votre intelligence, de votre culture et de votre talent, s'en faire l'apologiste, ou simplement apprivoiser l'imagination de ses

(44) *Cor.*, p. 53 suiv.
(45) Ibid., p. 180, p. 203.
(46) Ibid., p. 278.
(47) Ibid., p. 320 (parole de Gide).
(48) Ibid., p. 113.
(49) Ibid., p. 346.
(50) Ibid., p. 56 (*Journal*).
(51) Ibid., p. 217, p. 225.
(52) Ibid., p. 223.
(53) Ibid., p. 222.

lecteurs à des pensées dont elle doit se détourner avec horreur. De ce côté aussi, des comptes vous seront demandés en ce monde et dans l'autre (54) ».

Gide n'obéira pas à Claudel. Le passage litigieux demeurera à sa place, mais c'en est fini de l'amitié qui unissait deux très grands écrivains. Ils n'échangeront plus que des lettres bien rares. Pour Claudel, pour nous également, l'appréciation morale supplante le jugement littéraire; et qui professe la pédérastie mérite le titre d'« empoisonneur (55) », fût-il un prix Nobel.

Sur le visage de Claudel, la rigueur des lignes fondamentales n'exclut pas le jeu des nuances, ni les déformations dans le détail des plis, ni les traces du combat.

A l'amitié, admirablement serviable, de Gide, il répond selon sa manière, sur un plan qui est plus spirituel. Quand son catholicisme militant met en danger sa situation de fonctionnaire au service de la république anticléricale, il s'impose la réserve nécessaire et légitime (56). Gide que ses pointes d'orgueil impatientent, y découvre l'« infatuation » du croyant (57). Certes l'accent circonflexe de Coûfontaine, quand « L'otage » est à l'impression, ne vaut pas tant d'affairement chez Claudel (58); et l'interview qu'il accorde à Arban, en 1947, condamne Gide à l'emporte-pièce et, cette fois, sans miséricorde (59). Mais quel chrétien peut se vanter d'être parfait ?

Enfin lorsqu'on apprend que le père de Claudel est mort sans confession et « n'a pas rempli ses devoirs », on se représente les contradictions qui existaient entre le poète et son milieu (60).

Tel qu'on l'aperçoit, avec sa foi et sa charité, malgré ses menus défauts, Paul Claudel a magnifiquement servi l'Eglise, et son rôle est unique dans la littérature française, présente et passée.

Les deux photographies que nous allons revoir en tête du volume de la « Correspondance » nous confirment dans nos conclusions.

Gide offre l'image, creusée et presque douloureuse, du chercheur qui n'a pas trouvé. Au fond de son inquiétude gît une réelle douceur qui semble s'adresser à tout l'objet de ses pensées, aux choses et aux hommes. Mais c'est trop peu pour fonder la « félicité (61) » qu'il prétendait avoir en partage.

Au contraire, la « joie énorme (62) » de Claudel jaillit sur ses traits, sentiment de lutte efficace, et donc de sécurité, de victoire et de fécondité. Car « nul n'est heureux comme un chrétien ».

Louvain. André WANKENNE, S. I.

---

(54) *Cor.*, p. 221.
(55) Ibid., p. 249 (Le mot est prononcé dans l'interview de Claudel à Arban).
(56) Ibid., p. 99 suiv.
(57) Ibid., p. 74 (*Journal*).
(58) Ibid., p. 164.
(59) Ibid., p. 248 suiv.
(60) Ibid., p. 210.
(61) Ibid., p. 242.
(62) Ibid., p. 320 (parole de Gide).